« Il suffira d’une crise »

Un éclat argenté. Un poignard. Elle esquive et rend le coup. Un article passionné, incisif qui crée la polémique. Une plume vive, la sienne ou celle d’un allié. Une danse s’engage, un combat. Déloyal sans doute. Elle ne peut pas gagner, elle le sait bien. Au mieux, elle arrivera à un *statu quo*. Une petite victoire passagère si elle est vraiment douée, si elle a de la chance et que tous les éléments sont réunis, la prospérité, la paix, l’éducation, jusqu’à la prochaine guerre, jusqu’à la prochaine crise politique, économique ou religieuse. Cela suffira à tout remettre en question, à effacer des années d’efforts. On assassinera non seulement leurs grandes figures (mais c’est déjà le cas, aujourd’hui comme par le passé), les héros et héroïnes de leur bataille, sous un déluge de balles ou d’insultes, mais les autres aussi, ceux dont le seul crime a été de vivre, de se chercher beaucoup, de se trouver un peu et parfois de le dire – de le dire seulement, pas de le crier à la face du monde, souvent même de le chuchoter en s’assurant avec méfiance que nul ne les entendait - à un collègue, une amie, un parent, bêtement, imprudents qu’ils étaient lorsqu’ils ont affiché leur vie privée dans le journal local. Ce n’était pas grand-chose pourtant, un simple entrefilet, une annonce de mariage, l’accueil d’un enfant, un baptême. On dira : « ces gens-là » avec dégoût. On sanctionnera plus durement leur moindre écart. On enverra les plus jeunes dans des « centres », « des groupes de parole ». Pour les aider, bien sûr. Ils auront à faire deux fois plus d’efforts pour s’élever à la hauteur de autres, et même ainsi ils ne seront toujours pas assez. On s’en prendra à leurs gosses, parce que quelle victime plus facile qu’un enfant ? On les regardera avec pitié et suspicion: « pauvres petits », « ce n’est pas de votre faute après tout, si vos parents étaient un peu… Enfin, comment vouliez-vous qu’ils soient élevés normalement ? ». On censura leurs livres, leurs chansons, on les effacera de l’histoire, condamnant de nouvelles générations à errer dans l’obscurité, à se perdre face à l’absence de modèle. Ils mourront, bien sûr, il paraît que ce sont des choses qui arrivent quand on est vivant. Seulement eux courent le risque de mourir plus jeunes. De mourir plusieurs fois, à cause des mots, les mots toujours, ceux qui blessent. A cause de la porte qui se ferme, de la maison dans laquelle ils ne reviendront pas, des lettres pour expliquer (expliquer quoi ?), pour comprendre (mais comment comprendre la peur de ce qu’on ne comprend pas ?), pour réparer (est-ce seulement possible ?), pour s’excuser (comme si c’était de leur faute !), pour pardonner (on ne veut pas de leur pardon), pour annoncer une bonne nouvelle (bonne pour qui ?) ou une mauvaise (mais après tout c’est leur punition, ce qu’ils méritent, n’est-ce pas ? A quoi pouvaient-ils s’attendre d’autre ?), ces lettres qui resteront sans réponse, à cause des lois, à cause des coups et des balles, à cause d’un licenciement abusif, à cause de difficultés pour les paperasses, à cause d’un nom mal renseigné, d’un mauvais pronom, espérant que ce ne soit qu’une erreur mais cela fait déjà mal, cette erreur de plus, cette erreur de trop (« Je fais déjà beaucoup d’efforts, tu m’en demandes tellement », leur répliquera-t-on), et peut-être qu’il s’agira d’un acte délibéré (comment savoir ?), à cause de l’accumulation de petits riens, de réflexions pas vraiment méchantes ( « ça va passer, tu entres à peine dans l’adolescence »), juste ignorantes, dont ils ne peuvent pas réellement se plaindre parce que sinon ils se révolteraient contre tout (peut-être faut-il se révolter contre tout ?) et ce serait trop dur, alors ils ont dû apprendre (n’est-ce pas aux autres d’apprendre ?) à encaisser, à expliquer poliment sans s’énerver (on dira « extrémiste » sinon, « tu exagères », « c’était une plaisanterie, tu vois le mal partout » mais comment ne pas le voir quand on est terrorisé à l’idée de sortir dans la rue ou de rentrer chez soi ?), à se taire, voire à rire, à cause de toutes les fois où on niera leur existence d’un haussement d’épaule, où on ne les prendra pas au sérieux, où on retournera la faute contre eux ( « Comment pourrais-je savoir si tu ne m’expliques pas ? » mais on change de sujet quand ils essayent. Vous ne nous écoutez pas). Ils mourront à cause de... Ils mourront même après leur mort, quand on dégradera leur sépulture, quand la foule déchaînée se rendra dans le cimetière pour déterrer leur corps. Ils mourront aussi un peu quand ils liront ou entendront le nom de leurs défunts: Oscar, Virginia, Lili, Alan, Dinah, Harvey, Amadou, Marsha, Nancy, ces jeunes et moins jeunesle 12 juin 2016 à Orlando, tous ceux qui sont partis on ne sait où et qui ne sont jamais revenus parce qu’ils ont dit « cela suffit », ou parce qu’ils étaient au mauvais endroit, au mauvais moment… la liste est si longue. Ils penseront « ça aurait pu être moi » avec colère, soulagement, culpabilité. Et quelque part, c’est eux un peu.Ils mourront socialement, politiquement, religieusement, économiquement, administrativement et physiquement. Les façons de mourir sont infinies pour eux. On dira que « tout ce qui se passe en ce moment » est de leur faute, parce que, bien-sûr, c’est tellement plus facile. On tape toujours sur ceux qu’on ne comprend pas (mais on ne cherche pas vraiment à les comprendre), sur les moins nombreux, pas vrai ? Alors, elle lutte pour elle, pour eux surtout (pour sécher les larmes sur les joues de son frère, pour que ceux qui s’en sont pris à son ami.e soient punis, pour serrer cette fille dans ses bras et sourire en la voyant sourire), pour que la mémoire de ceux du passé soit réhabilitée (des excuses officielles, des compensations peut-être, sortir un peu de l’invisibilité, peu importe), pour que ceux du présent puissent être libres (je veux être libre !), pour que ceux du futur vivent dans un monde un peu différent (vous n’aurez plus peur). Elle sait que c’est vain, qu’on la tuera elle aussi un jour, le coup de poignard ou l’article assassin l’achèveront (les façons de mourir sont infinies pour eux) et elle est si fatiguée déjà alors qu’elle n’a pas vingt ans, qu’il suffira d’une crise, pour régresser, pour tout perdre, rien n’est jamais acquis, elle doit rester vigilante. Et pourtant… Pourtant si elle permet à quelques-uns de se trouver un peu, de se réveiller sans crainte du jour qui s’annonce, de vivre peut-être, si elle sauve ne serait-ce qu’une personne, cela n’aura pas été si inutile. Et puis, les esprits changent, c’est lent, elle ne le nie pas, elle doute de le voir mais qui vit aujourd’hui comme il y a dix siècles donc peut-être que s’ils continuent, ils parviendront à imposer durablement un système de valeurs qui ne les mettra pas à terre ? Alors elle se bat, esquive et rend le coup. Rend coup pour coup. Et espère, toujours.